

CORPS-AME-ESPRIT

UN TRIPLE REGARD SUR L'HOMME

ET LE MONDE CONTEMPORAINS

Début mars 2018, j'étais invité par Béatrice Soltner à parler sur RCF du même sujet qui nous retient ce soir. Ceci dans le cadre d'une émission joliment intitulée « *Sur les rebords du monde* » et dont l'esprit se décline dans la formule : « *Un regard critique, mais pas désespéré* ».

Eh bien ! tel sera aussi l'esprit de cette conférence. Mon souhait sera en effet que, grâce à elle, nous soyons capables de porter sur l'homme et le monde contemporains - qui comme vous le savez, ne sont pas au meilleur de leur forme -, une appréciation forte, lucide, exigeante et même intransigeante, mais qui, simultanément, par le biais d'une compréhension plus aigüe et plus réaliste de notre condition, sache en discerner et féconder les ferments d'espérance. Car ceux-ci existent depuis toujours. Et ils existeront toujours, quelles que soient les terribles et noires perspectives ouvertes par la collapsologie, le transhumanisme ou posthumanisme et les neurosciences afférentes. Ces ferments existent, mais encore faut-il les voir.

Et pour apprendre à les voir je commencerai par attirer votre attention sur la *nature* et la *logique des critiques fondamentales* que l'anthropologie *ternaire*, la conception ternaire de l'homme qui différencie clairement « *son corps, son âme et son esprit* » adresse à la société occidentale moderne qui, elle, a fait le choix de s'enraciner dans une conception *binaire* qui n'authentifie en l'homme que « *son corps et son âme* ». Ne vous y trompez pas et rassurez-vous : ce propos n'a rien d'abstrait, au contraire il est éminemment concret et je vais l'éclairer très vite. Mais comprenons bien le réquisitoire en question : il est un procès que *l'individu* adresse, ou devrait adresser, à *la collectivité*. Un procès qu'il adresse à la société telle qu'elle s'incarne dans ses institutions, qu'elles soient civiles, ou religieuses, temporelles ou spirituelles. Simone Weil, à la suite de Platon, appelle très intelligemment cette collectivité : le « *gros animal* ». Nous conserverons cette expression, mais ceci sans nullement oublier que cet animal habite aussi l'âme de chacun d'entre nous, puisqu'il n'est autre que l'inconscient collectif dont elle participe naturellement.

Permettez-moi de résumer la logique de ce réquisitoire en quatre affirmations simples :

1 – Une société saine ne saurait avoir d'autres buts que *l'accomplissement*, le « *bonheur* », des hommes qui la composent. Autrement dit la *satisfaction des besoins naturels, réels et légitimes* qui sont les leurs.

2 - Progresser efficacement vers un tel but n'est concevable que si la société en question est fondée sur *une image, une représentation juste* de ce qu'est un être humain, de ce qu'est l'homme, de ce qu'est son rapport à la nature et de ce que sont ses besoins essentiels.

3 – Notre société, notamment sous l'égide de l'Université et des scientifiques, mais aussi de l'Église romaine a fait le choix de considérer que l'individu n'a de réalité que dans ses deux modalités : *physique* et *psychique, corporelle* et *mentale*. Je vais dire la même chose différemment. Elle a fait le choix de considérer l'espèce humaine comme une espèce « *à croissance continue* » alors qu'elle est une « *espèce à métamorphose* ». Dit encore plus simplement et pour reprendre le vocabulaire précédent : elle a opté pour une compréhension *binaire* « corps et âme » de l'homme, alors que celui-ci est un être *ternaire* « corps, âme, esprit ».

4 – La société moderne ainsi animée par *une fausse compréhension* de l'homme méconnaît la nature et les besoins essentiels des sujets qui la composent. De ce fait elle s'avère quasi-toujours incapable d'œuvrer à leur épanouissement, à leur *accomplissement*. Mais non seulement cela : elle fait bien pire, car le plus fréquent est qu'elle travaille à leur *asservissement* (en toute bonne conscience bien sûr). En effet, - et le gros animal s'y entend parce qu'il en tire grand profit -, elle fait ce qu'il faut, non pour libérer les hommes de leurs archaïsmes et de leur routine, de leur médiocrité et de leur superficialité, de leurs pesanteurs et de leurs préjugés intellectuels, mais, au contraire, elle s'ingénie à leur couper les ailes et les clouer au sol. C'est ce qui se passe chaque jour sous nos yeux. C'est là ce que j'ai constaté pendant toute ma carrière à l'université notamment dans le champ des sciences humaines, c'est là ce que je constate et qui me terrifie chaque jour dès que j'ouvre un poste de radio ou de télévision. Et c'est là pourquoi, selon moi, notre civilisation actuelle « *va dans le mur* ». Cependant, Dieu soit loué ! cette perspective n'est pas inéluctable. Nous y reviendrons dans la dernière partie de cet exposé.

Mais pour l'instant, il convient de nous familiariser avec les traits essentiels de l'anthropologie ternaire, ou spirituelle, conception anthropologique fondamentale, dont on retrouve l'empreinte dans la quasi-totalité des grandes civilisations et traditions religieuses, qu'elles soient d'Orient ou d'Occident. Mais vu que nous sommes, sinon des chrétiens véritables, du moins les dignes héritiers d'une civilisation judéo-chrétienne, c'est l'anthropologie ternaire chrétienne que nous allons attacher à faire revivre maintenant. Et plus précisément celle du christianisme originel, je veux dire celle qui est à la clé du Nouveau Testament et de la Tradition transmise par la patristique des deux premiers siècles. En effet si l'on désire étancher sa soif de vérité à une pensée authentiquement apostolique, encore vierge des apports de la philosophie grecque, c'est à ces hautes époques qu'il convient de remonter.

La première partie de cette conférence a pour objet de présenter les principales clés dont la connaissance est nécessaire à une juste compréhension de la conception ternaire de l'homme qui dominait le christianisme antérieur à la fondation de l'école de philosophie chrétienne d'Alexandrie, à la fin du II^e siècle. Enfin, dans la seconde et dernière partie, nous nous attacherons à comprendre, à la lumière des acquis précédents, où nous en sommes

aujourd'hui en tant qu'individu de notre biographie, et où en est l'espèce humaine, en tant qu'espèce biologique, de son évolution possible.

I – Comprendre l'anthropologie ternaire chrétienne

Il est possible que d'autres l'ait déjà dit, mais je suis l'un de ceux qui le disent le plus fort : l'anthropologie du christianisme originel, - entendons du christianisme tel qu'il se décline dans le Nouveau Testament, chez les pères apostoliques et la plupart des premiers apologistes -, cette anthropologie se signale par « trois caractéristiques fondamentales » qui la distinguent de l'anthropologie du catholicisme actuel hérité du concile de Trente. Je les appelle souvent « les trois fils d'or de l'anthropologie originelle ». Ils sont : une *saisie ternaire* du composé humain, une *acception ontologique* de la nouvelle naissance et une *compréhension conditionnelle*, ou optionnelle, de l'immortalité. Avant d'illustrer où et comment cette anthropologie se décline dans le Nouveau Testament et les premiers écrits chrétiens, voici quelques précisions sur ces trois traits fondamentaux.

1 – La structure anthropologique ternaire :

Nous sommes les enfants d'une culture qui n'authentifie dans le composé humain que deux dimensions « ontologiques », c'est-à-dire *nécessaires à sa définition en tant qu'être représentatif de son espèce*, en l'occurrence : en tant qu'être humain. Les deux dimensions avalisées par cette anthropologie *binaire* sont les dimensions corporelle et mentale, physique et psychique, autrement dit : *le corps et l'âme*, celle-ci étant entendue dans une acception que nous allons préciser. Or donc la première anthropologie chrétienne dont nous voulons parler, nous l'avons dit, n'est pas binaire, mais *ternaire*. Elle distingue trois composantes absolument irréductibles : *le corps, l'âme et l'esprit*.

Avant de dire un mot de chacune, une précision capitale : ces composantes ne sont pas trois parties d'un tout. Aucune n'a d'existence en elle-même. Elles sont comme *la couleur, la saveur et la forme* d'un citron. Comme les Trois Personnes divines : elles sont *indéfectiblement unies*, mais sans *nulle confusion*, et *parfaitement distinctes*, mais sans *nulle séparation*.

1 – Le corps tout d'abord. Eh ! bien, le corps ouvre précisément sur un premier « ordre de réalité » au sens pascalien du mot qui n'est autre que le *monde physique, sensible*. Par ses cinq sens, le corps ouvre sur l'*ordre de réalité matériel*, sur le monde *des objets*. Mais le corps n'est pas seulement « *ouverture* » et « *perception* » : il est aussi « *mouvement* » et « *action* ». Par ses membres, il permet d'agir sur le monde physique. Le corps est, pour la personne, son *interface* avec le monde extérieur : par lui, elle peut *s'exprimer* dans ce monde, par lui encore ce dernier peut *s'imprimer* en elle. Ainsi le corps peut-il être comparé à un scaphandre adapté au milieu où il a à évoluer.

Dans notre milieu physique, le corps est *pondéral, matériel*. Mais peut-être cela ne lui est-il pas essentiel. On peut, en effet, le penser d'abord comme une *figure*, une composante principalement *formelle* ou *énergétique*, laquelle serait plus ou moins matérielle suivant

l'ordre de réalité où le sujet a à vivre. En sorte que certains des organes que nous lui connaissons actuellement pourraient ne pas lui être essentiels. Précision de valeur lorsqu'on vise quelque intelligence de l'immortalité éventuelle du corps, ce qui est le cas de la plupart des religions. On retiendra enfin qu'il n'est de corps vivant qu'appartenant à *un sujet* et que, très certainement, une fonction première du corps, sous quelque modalité que ce soit, est de permettre de localiser et d'identifier le sujet dont il manifeste la présence.

2- L'âme ensuite. Vous l'avez compris, le corps dont on vient de parler ne pourrait remplir la moindre de ses fonctions s'il n'était vivant. Autrement dit : *animé*, c'est-à-dire encore ayant part à une *âme* dont il bénéficie. Car âme, en latin, se dit *anima*. Étymologie qui suffit d'ailleurs à prouver que, par définition, et par excellence, l'animal a une âme. Mais l'étymologie grecque est ici aussi riche d'enseignement. Car « âme » en grec se dit *psykhe*. L'âme, en ce sens qui est son sens originel et qui sera le nôtre, n'est donc autre que cette part de l'homme qu'étudie la « psychologie ». Autrement dit elle n'est autre que le système organisé des facultés psychiques : pensée, sentiment, intuition, sensation, intelligence, volonté, mémoire, imagination, etc. qui la constituent. Elle n'est autre que *la psyché, le psychisme, le mental*. Vous le voyez, nous sommes là très loin de l'acception romanesque, sentimentale et dénaturée du mot. Très loin aussi de son acception cléricale, dévote et pieuse. Or ces deux acceptions sont malencontreusement dominantes aujourd'hui. Ceci remarqué, nous retiendrons utilement de l'âme humaine les trois traits que voici.

1- Il n'existe pas plus d'âme sans corps, que de corps sans âme. Celle-ci forme, avec celui-là, une « uni-totalité ». Ce qui, nonobstant, ne les empêche nullement d'être par essence irréductibles l'un à l'autre : le monde des os, des cartilages, des viscères, des liquides physiologiques n'est certainement pas celui des pensées, des souvenirs, des idées, des rêves. Une preuve : les yeux du corps ne voient pas les idées et celles-ci n'en existent pas moins. Nous l'avons dit : le corps et l'âme sont parfaitement unis, mais sans nulle confusion. Et en même temps, ils sont parfaitement distincts, mais sans nulle séparation.

2 - De même que le corps, l'âme est aussi « ouverture » et « action » sur un monde particulier : à savoir le *monde des sujets*, celui des *réalités intelligibles*. En effet, seule mon âme peut m'ouvrir sur la vôtre, sur votre personne, et me permettre de « l'intelliger » de la « lire de l'intérieur ». Mais mon âme peut aussi, si elle le désire, « agir » sur la vôtre. Ceci par l'intermédiaire du langage, parlé ou non. Elle n'est pas seulement « *intellection* », elle est aussi « *action* ».

3 - On considèrera, enfin, que l'âme est le lieu (ou la substance) de notre *intérieurité*, de notre *moi*, de notre *conscience*, de notre *personne*. Ou ce qui est dire encore une même chose : le lieu de notre *liberté*. Occupant une situation intermédiaire entre le corps et l'esprit, l'âme a la liberté de n'accorder de valeur qu'à ce qui lui vient du corps et d'elle-même, ou bien d'honorer aussi et en plus l'esprit. Dans le premier cas, qu'elle le veuille ou non, elle contribue à la *matérialisation* et à l'*objectivation* du monde. Elle fait monter « l'enfer sur la terre ». Dans le second, elle contribue à *spiritualiser* le monde et participe ainsi à la descente du « ciel sur la terre ».

3 – L'esprit enfin. Nous voici devant l'aporie suprême. Afin de faire pressentir la difficulté en question, j'aime à citer deux mystiques qui sont parmi les plus grands que l'humanité ait connus. C'est dire qu'ils parlent de l'esprit en connaissance de cause. Le premier est hindou et vivait au VIII^e siècle de notre ère. Le second est allemand et vécut de 1260 à 1327. Il s'agit de Shankara et de Maître Eckhart. Shankara disait de l'esprit qu'il est « *ce devant quoi les mots reculent* ». Et Maître Eckhart que « *nul ne comprend ce que l'on en dit qui ne le connaît déjà* ». Nous voilà donc avertis de la difficulté, voire de la quasi-impossibilité, qu'il y a à parler utilement de l'esprit à ceux qui l'ignoreraient totalement. Ceci noté, je risquerais volontiers sur l'esprit cette première notation que j'emprunte au grand philosophe russe Nicolas Berdiaev (1874-1948) : « *L'esprit est précisément le lieu de rencontre de la nature divine et de la nature humaine. Cette rencontre est le phénomène originel (...). Il n'existe pas de vie spirituelle sans Dieu, avec la seule nature humaine.* »

Nous le comprendrons mieux bientôt : l'esprit étant ce lieu en l'homme où ce dernier s'enracine en Dieu et où Dieu se déploie en lui, l'esprit humain, bien qu'humain, participe de l'Incréé et de l'Infini et par conséquent ne peut véritablement *se définir*. Cependant, si nul ne peut le définir précisément, on peut néanmoins aider efficacement à *le pressentir*. Notamment, en le comparant avec l'âme et le corps. Par exemple, en suggérant que *le corps* ne délivrerait du réel qu'une image *à une seule dimension*, à la manière d'une simple ombre projetée sur une corde à linge, en suggérant que *l'âme* en donnerait une image plane, une image *à deux dimensions*, telle une photographie, et qu'enfin seul *l'esprit* en proposerait une représentation complète, en relief, *à trois dimensions*.

Mais on peut prolonger la mise en parallèle du corps, de l'âme et de l'esprit d'une autre manière. Car, si l'âme, à la manière du corps, est d'un côté « ouverture » ou « fenêtre », et de l'autre « activité » et « action », il en va très exactement de même de l'esprit. En effet, si le corps ouvre sur *le monde physique* par *la sensation*, si l'âme ouvre sur *le monde psychique* par *l'intellection*, on peut dire que de son côté l'esprit, lui, ouvre sur *le monde spirituel* (entendons le monde réel, total) par *la contemplation*. Mais il y a aussi que l'esprit n'est pas seulement « ouverture » et « perception », il est aussi « action ». Le corps agit mécaniquement par *ses gestes*. L'âme par *la langage*. Le mode d'action de l'esprit est lui plus subtil. Il semble parfois ne nécessiter aucune médiation. Il peut agir comme par *simple présence*, par *émanation*, par *rayonnement*. Qui a côtoyé des saints ou de vrais mystiques connaît cette impression. Et peut-être l'avez-vous déjà éprouvée.

Suivant les époques et les courants de pensée, le monde spirituel est revêtu de noms différents. Pour les philosophes, il est le monde *des essences* et non plus *des seules apparences*. Il est le monde de l'Un de Plotin, celui des Idées de Platon. En bref il s'agit du monde des « réalités en soi ». Qui le voit connaît plus clairement la raison ultime des choses, leur début et leur fin. Contrairement au monde ordinaire, ce monde est : *non-local*, *atemporel*, *immatériel* et, par suite, *a-causal*. D'où l'étonnement, voire la stupeur, mais aussi le ravissement de ceux auxquels il se laisse parfois aimablement entrevoir. Suivant les religions, suivant les auteurs inspirés, il sera : le « *Royaume des Cieux* » de saint Matthieu, le « *Royaume de Dieu* » de Marc, Luc et Jean, le « *troisième ciel* » de saint Paul, le « *Brahman* » de l'hindouisme, le « *Nirvana* » du bouddhisme, le « *Tao* » du taoïsme, la « *Terre pure* » de

l'amidisme, etc. Mais il faut en être certain : ce monde spirituel n'est pas un « au-delà » de notre monde. Il ne fait pas nombre avec ce dernier. En fait, il est le même, mais vécu *différemment*. Ou, plutôt, et nous le comprendrons mieux bientôt : *il est le même*, mais vécu par un être qui *n'est plus le même*.

2 – La conception ontologique de la seconde naissance :

A croire ce que nos familles et l'université nous ont enseigné de la vie et de l'homme, selon donc le paradigme dualiste, ou binaire, nous sommes nés le jour où nous sommes sortis du ventre de notre mère biologique et il y a que nous sommes définitivement et seulement celui-là qui en est sorti. Il n'y a, à ce sujet, aucune ambiguïté : chacun connaît la date et le lieu de naissance inscrits sur sa carte d'identité. Et de même, chacun se confond avec celui ou celle qu'il voit sur sa photo d'identité. Il n'y a là aucun doute et, suivant l'anthropologie seulement binaire, il ne peut y en avoir. En effet, si l'homme en tant que tel *se définit* par l'heureuse conjonction de son corps et de son âme, alors il est certain que le bébé qui apparaît entre les cuisses de sa mère est *déjà homme*. Il est même, sur le plan de l'essentiel, du définitionnel, un *homme complet, achevé*, puisque l'évidence est qu'il possède déjà un corps et une âme *actuels*, je veux dire en actes, vivants.

Certes, il est évident, pour l'anthropologie ternaire comme pour la binaire, que la première naissance, la naissance biologique, dote effectivement le nouveau-né d'un corps et d'une âme. Mais, dans la perspective ternaire, elle ne lui confère qu'une « part seulement de son humanité », puisque selon elle, l'homme, l'homme véritable, complet, réalisé, achevé est indissociablement « corps, âme et esprit ». Or le fait est que la première naissance *ne pourvoit pas l'enfant d'un esprit « actuel »*. Ce dernier est, au mieux, seulement *en germe*, seulement *virtuel*, seulement *potentiel*. Au vrai, nous n'héritons jamais de notre naissance biologique qu'une vie *imposée, partielle, relative, momentanée*. « Imposée » parce que nous n'avons pas demandé à venir. « Partielle », parce qu'elle n'anime qu'une part de l'être. « Relative » compte tenu de toutes les pesanteurs et restrictions qui l'oblitérent. « Momentanée », puisqu'à défaut d'être vivifiée par un esprit actualisé, elle est vouée à s'éteindre et disparaître à jamais.

Permettez-moi d'insister ici de toutes mes forces sur ce qui vient d'être dit. Et qui signifie que tout homme faisant le choix tragique de ne vivre que partiellement, en son corps et son âme, se condamne ainsi mathématiquement à mourir. Car, redisons-le, la vie propre au composé bio-psychique n'est pas immortelle. Pour hériter de la vie immortelle qui lui est destinée de toute éternité, vie qui cette fois est « Libre », « Totale », « Absolue » et « Éternelle », l'homme doit actualiser son esprit, il doit le mettre en actes, c'est-à-dire passer par une sorte de « seconde naissance ». Naissance qu'il est légitime de comparer en bien des points aux métamorphoses que connaissent certaines espèces animales.

Ainsi nous faut-il bien regarder cette chose en face : dans l'optique spirituelle, tant que je n'ai pas consenti à naître à l'esprit, tant que je ne l'ai pas mis en œuvre, que je ne lui ai pas fait porter de fruit, je ne suis pas plus humain, pas plus un homme fait, achevé, pas plus qu'une larve n'est l'imago, qu'une chenille n'est le papillon, qu'une naïade n'est la libellule,

dont elle porte la possibilité et la responsabilité. Cette analogie, cette métaphore des métamorphoses animales est doublement significative. Il se trouve, en effet, que ces métamorphoses aident à concevoir la seconde naissance de *manière juste*, autant en raison de leurs *ressemblances* avec celle-ci, qu'en raison de leurs *différences*. Je ne mettrai ici en relief qu'une ressemblance et deux différences, mais toutes trois fondamentales. Ainsi, dans le registre de la ressemblance, on observe que les métamorphoses animales n'engendrent pas *un autre être*, mais *le même* et ceci malgré que sa nature soit maintenant radicalement autre. Dans le registre des différences, on retiendra que les métamorphoses animales s'inscrivent forcément dans l'espace et dans le temps et ceci tout au long de leur parcours. Elles ont *un début* et *une fin*. Ceci contrairement à la seconde naissance humaine qui bien sûr commence *dans le temps*, elle a un début que l'on peut même parfois *situer et dater*. Cependant elle ne connaît *pas de fin*, l'être qu'elle met au jour étant lui-même *infini* et nous l'avons souligné *immortel*. En raison de sa nature, cette naissance n'est jamais terminée, jamais passée, jamais faite. Elle est toujours à venir, toujours à faire. « *Jamais derrière* », « *toujours devant* », comme disait le grand Zundel. De là la modestie et l'humilité des vrais spirituels.

La deuxième divergence que je désirais exposer est tout aussi capitale. Car les transformations animales, ou végétales, *ne sont pas libres*. Or tel n'est pas le cas de la deuxième naissance, laquelle par essence est un événement absolument *libre*. Un événement nullement *imposé*, mais seulement *proposé*. Un événement que, par suite, je peux refuser. Un événement qui, je le rappelle, n'étant jamais terminé, s'inscrit dans la continuité et gagne souvent à être compris comme un *cheminement*. Raison pour laquelle le consentement qui l'inaugure demande sans cesse à être renouvelé, réitéré. Et ceci librement.

3 – La compréhension conditionnelle de l'immortalité ;

L'anthropologie ternaire est sur le plan conceptuel aussi cohérente que la binaire. Alors que cette dernière ne connaît de l'homme qu'une naissance, une vie et une mort, la première en connaît deux. Soit deux naissances, deux vies et deux morts dont les premières, les *biologiques* sont : « imposées », « partielles » et « momentanées » et les secondes, les *spirituelles* sont : « libres », « totales » et « éternelles ». La dimension de la liberté, lorsqu'on s'interroge sur les possibilités d'immortalité est absolument capitale. C'est ce que saint Augustin avait en son temps bien compris qui, après avoir intensément réfléchi à la condition de l'homme face à la mort, avait en définitive choisi de distinguer *trois possibilités d'immortalité*. Il les désigna par les trois expressions emblématiques : « *Non posse non mori* », « *Non posse mori* » et « *Posse mori, posse non mori* ». Précisons le sens de ces trois locutions.

1 - « *Non posse non mori* » signifie : « *Je ne peux pas ne pas mourir* » et donc : « *Je dois mourir, je dois disparaître* ». C'est là la croyance ordinaire des athées.

2 - « *Non posse mori* » qui signifie : « *Je ne peux mourir* » donc en conséquence : « *Je suis immortel et obligé de l'être, je n'y peux rien* ». C'est là la croyance en l'immortalité « *obligée* », « *naturelle* », ou « *essentielle* », conception élue par le christianisme revisité par

la philosophie grecque, élue par saint Augustin, puis par le thomisme et par l'Église catholique romaine née du Concile de Trente.

3 - « *Posse mori, posse non mori* » ce qui signifie : « *Je peux mourir, ou ne pas mourir* », donc : « *Je peux, si je le désire, être immortel. J'ai le choix* ». Cette troisième conception dit de l'immortalité humaine qu'elle est seulement une « possibilité », une « option », une « éventualité ». Éventualité qui s'actualise sous réserve de la réalisation d'une « condition ». L'immortalité est ici seulement « proposée » à l'homme, et non pas « imposée ». Ce cas est celui de l'immortalité dite « optionnelle », ou encore « conditionnelle ». Cette conception est, contrairement à ce que laisse entendre le Magister romain, celle annoncée par Jésus-Christ, elle est celle du christianisme originel.

II - Une nouvelle perspective sur l'homme et le monde contemporains

De commencer à comprendre, à intérioriser et à vivre que nous ne sommes pas celui que nous connaissons et croyons être, - seul produit d'hérédité et d'histoire, être composé seulement de corps et d'âme -, mais que nous sommes celui que nous ne connaissons pas et que nous devons devenir, - être inconcevable et magnifique simultanément tissé de « corps, d'âme et d'esprit » -, ne va pas bien sûr sans transformer en profondeur notre regard sur le monde. Et cette transformation qui convie à une *optique totale*, fait de ce regard ce que j'appellerais un « regard aimant ». Un mot du théologien Maurice Zundel, spirituel immense, va permettre de comprendre exactement ce que je veux dire ici. Dans « *A l'écoute du silence* » (p. 75) le vieux Maître suisse écrivait :

« Les créatures nous sont un écueil, non parce que nous les aimons trop, mais parce que nous ne les aimons pas assez. Si nous les aimions, plutôt que de les ramener à nous et de les resserrer (...) dans nos propres limites, nous voudrions qu'elles fussent, qu'elles atteignent leur plénitude (...). Et alors nous commencerions à les voir avec toute leur secrète profondeur, c'est-à-dire selon le schéma pascalien des Trois ordres, dans leur triple dimension : sensible, intelligible et mystique. »

Oui, vous avez compris : aimer les autres et les choses consiste à les regarder dans leurs trois modalités : *physique, psychique et spirituelle*. Un tel regard délivre et libère, alors qu'un regard bidimensionnel, aussi bienveillant soit-il, et bien malgré lui, aliène, enferme et asservit. Mais au moment où un tel regard aimant se porte sur l'homme et la société, sur la vie et le monde, que voit-il ? Et ce qu'il voit propose-t-il une direction de pensée et d'action ? Dans un souci de brièveté dont vous me saurez gré certainement, je résumerai les choses ainsi.

Premier point capital, ce regard voit ce que nous avons compris : savoir que tant que je n'ai pas consenti à naître à l'esprit, je ne suis pas plus un homme vrai, un homme fait, qu'une larve n'est l'imago, une chenille n'est le papillon, une naïade n'est la libellule,

dont elles portent au tréfonds d'elles-mêmes la possibilité et la responsabilité, la promesse et la merveille. Vérité tragique et consternante, certes, mais porteuse aussi d'une espérance inouïe ainsi que de l'évidente certitude que cette vérité apporte la seule vraie réponse à la grande et fameuse *question du sens de la vie*, à la lancinante et difficile question de la *vocation* tant de la vie de l'homme que de celle de l'espèce humaine. Car ce sens, cette vocation, sont inscrits au tréfonds de nos âmes comme la possibilité du papillon est inscrite dans la chenille, celle de la grenouille et de la salamandre dans le têtard. Ou encore : comme le dessin du chêne est inscrit dans le gland, celui du pin dans le pignon, celui de l'amandier dans l'amande. En sorte que le sens de la vie biologique, laquelle est une « vie partielle », n'est nulle part ailleurs que dans cette seconde naissance qui la métamorphose en « vie totale », qui la transfigure en « vie véritable », je veux dire en vie accouchée à sa propre vérité. Et que l'on ne s'y trompe pas : que cette naissance soit invisible aux yeux du corps et inintelligible aux yeux de l'âme n'empêche qu'elle est éminemment concrète, indubitablement réelle et parfaitement expérientielle. Et ceux qui y ont consenti le savent : « *Le fruit de l'esprit est amour, joie, paix, patience, bonté, fidélité, douceur et tempérance* » (Gal, 5,22).

La seconde évidence aperçue avec une clarté implacable est que la société actuelle, - le « gros animal » de Simone Weil que nous évoquions plus haut -, œuvre avec ténacité à l'impossibilité de cette métamorphose, à l'échec de cette nouvelle naissance. Ce que l'éminent catholique Georges Bernanos notait en ces termes : « *On ne comprend absolument rien à la civilisation moderne si l'on n'admet pas d'abord qu'elle est une conspiration contre toute espèce de vie intérieure* » (in : *La France contre les robots*). Or cette conspiration vise à une aliénation infiniment plus aliénante que celle dénoncée en son temps par Marx et Engels. Car il ne s'agit plus de priver une partie des individus de *l'avoir qui leur est dû*, mais bien la totalité des hommes de *l'être promis par leur nature* et en qui se trouve leur identité véritable. Cette aliénation n'est pas politique et matérielle, elle est ontologique et spirituelle.

Le troisième constat lucide est celui des stratégies déployées par le « gros animal » pour provoquer cette aliénation. Ces stratégies sont des stratégies de subversion. Les plus délétères et les plus corrosives consistent en de véritables escroqueries épistémologiques. Je n'en citerai ici que deux modalités dont la biologie, l'anthropologie sociale et l'économie académiques et universitaires portent au premier chef la responsabilité. La première, dénoncée en début de cette conférence consiste à enseigner que l'espèce humaine est une « espèce à croissance continue » et non pas, comme on le découvre du point de vue holistique, exhaustif et total, qui est celui de l'anthropologie ternaire, une « espèce à métamorphose ». Considérée de ce point de vue l'attitude de l'anthropologie scientifique est celle-ci, qui serait simplement dérisoire, si elle n'était tragique. En effet, tous les zoologues spécialistes d'espèces à métamorphoses, comme par exemple les entomologistes qui étudient les papillons, caractérisent les espèces qu'ils étudient par le portrait des traits et facultés de leurs *imago*s considérés dans le *déploiement de toutes leurs potentialités*. Bien sûr ! il est rigoureusement impensable de spécifier un papillon en se bornant à décrire et expliquer sa seule chenille. Procéder ainsi serait au mieux, sur le plan épistémologique, une pure et simple idiotie. Or c'est là exactement ce que fait l'anthropologie académique telle que la vaporisent les écrits de Freud, Mauss, Lévi-Strauss, Kardiner, et d'autres encore, les écrits des philosophes de la

déconstruction comme Foucault, Deleuze, Derrida, Bourdieu, ou encore les propos des philosophes médiatiques comme Comte-Sponville, Ferry et Onfray. Ceci bien sûr sans parler des conceptions chères aux spécialistes des neurosciences et aux fourriers de l'intelligence artificielle. La stratégie qui est ici déployée pour le compte du « gros animal » est simple : nier la possibilité d'une réalité et créer ainsi des conditions qui rendent sa réalisation impossible. Et cette stratégie marche.

Pourquoi ? Pour la claire raison que l'homme est un être extrêmement plastique, lequel, pour l'essentiel, devient cela seul que sa société lui dit qu'il est. En sorte que lorsque nous croyions naïvement que les sciences humaines décrivent l'homme tel qu'il est, nous nous trompons lourdement. *Car la réalité est qu'elles ne le décrivent pas tel qu'il est, mais qu'elles le font tel qu'elles le décrivent.* Et c'est là ce qui se passe, et c'est cela qui est tragique au-delà de toute mesure. En effet, formatés à la négation de l'esprit nous ne savons pas voir l'esprit, ne le voyant pas nous sommes poussés à le nier, et le niant nous le faisons avorter, ceci même sans en avoir nulle conscience. Vous prendrez le temps d'y réfléchir, car cela est très dur à admettre, mais quant à l'essentiel il semblerait qu'au fond nous soyons logés à la même enseigne que cette pauvre cuisinière américaine (Marie Mallon 1869-1939) qui, porteuse saine de la typhoïde donnait la mort en même temps qu'elle donnait à manger. Et c'est là pourquoi Zundel nous supplie souvent de ne pas effacer le bien que nous faisons par celui que nous ne faisons pas. Notamment en jetant sur le monde un regard fermé à sa troisième dimension. Ce qui est dire un regard sans amour ainsi que nous l'avons déjà dit.

J'incriminai tout à l'heure l'économie en personne. Un mot rapide sur ce sujet et j'aurais dit ainsi l'essentiel. En raison de son appartenance à une espèce à métamorphose, l'homme naît porteur d'une « *soif d'être* », laquelle serait bien sûr sans motif s'il était déjà ce qu'il doit être. Cette soif d'être, n'est autre, dans les termes que nous avons employés plus haut, qu'une *soif de naître à soi-même*, une *soif de naître une seconde fois*. Elle exprime un « tropisme » naturel semblable, comme nous l'avons dit, à « l'appel du papillon dans la chenille » ou encore à « celui du chêne dans le gland ». Bien sûr, cet appel d'être, cet appel à être, cet appel de l'être, ressenti par l'enfant ou l'adolescent *ne comporte pas en soi la définition de son objet.*

L'identification et la juste compréhension de celui-ci, le jeune encore immature doit la recevoir (d'ailleurs comme tout le reste) de la société où il naît. Or que fait le « gros animal » dans sa version économiste ? Il persuade l'enfant qu'il *n'a pas à être*, puisqu'il *est déjà* et que, par suite, cet appel qui le taraude n'est autre qu'un *appel d'avoir*, c'est-à-dire un *appel à posséder* : à posséder plus d'objets, plus de biens, plus d'argent, plus de sexe, plus de facilités, plus de droits, à posséder des biens plus performants, des services plus gratifiants, des fonds plus rentables, etc. En un mot, la clé de la perversion économique consiste à pervertir et dégrader la « soif d'être », en « soif d'avoir ». Plus précisément en *soif d'avoir illimitée*. Et c'est à ça que servent précisément les techniques de marketing et de publicité qui créent chaque jour de « faux besoins » et dénaturent l'homme jusqu'à lui faire croire que ces besoins sont les siens. Et que le sens de sa vie ne consiste en rien autre que *produire et consommer ces biens en quantité illimitée*. Ce qui n'est possible qu'en exploitant les plus pauvres, les animaux et la terre de manière éhontée.

Ainsi donc, la situation présente telle que l'aperçoit un regard ternaire, un regard que j'ai dit « aimant », cette situation est loin d'être brillante. Pire encore, car elle est indissociable de souffrances et dérégulations qui exténuent tant les jeunes que les vieux, sans oublier les adultes, et sur lesquelles je préfère ne pas m'étendre. Mais alors donc ? L'état actuel de notre civilisation, état dont la gravité ne peut être niée et dont l'étiologie demeure impénétrable aux intelligences binaires, cet état est-il aussi catastrophique que le laissent entendre les spécialistes de l'effondrement des civilisations ou de la disparition des espèces biologiques ? Ceci d'autant que le diagnostic que nous venons d'esquisser ne convie, au premier abord, à aucun optimisme. La situation serait-elle donc sans issue, serait-elle désespérée ? Eh bien ! permettez-moi de souligner d'un trait d'or la réponse que voici : c'est précisément ce pessimisme et ce désespoir que nous devons refuser avec la plus grande fermeté. Ceci, précisément en raison de la composition ternaire de l'humain. En raison de cette *imago Dei* que tout homme porte en lui et qui n'est autre que cet « esprit potentiel » dont nous avons parlé et qui ne demande qu'à être « actualisé », c'est-à-dire tout d'abord à être écouté. Car tout homme qui consent à cette écoute, ce qui ne se peut qu'en se recueillant dans le silence intérieur le plus profond, cet homme libère sa pensée de tous les déterminismes qui l'accablent. Et la libérant il ouvre la porte à de nouvelles possibilités de connaître et transformer le monde. Possibilités au préalable impensables et inouïes, mais qui grâce à cette *metanoïa*, deviennent maintenant concevables et réalisables. Ainsi que le grand philosophe russe Nicolas Berdiaev l'a démontré avec un art inégalé : *esprit*, *liberté* et *créativité* sont étroitement synonymes. L'un, sans les deux autres, n'est pas concevable. Or, il ne peut y avoir d'idées nouvelles, de solutions nouvelles, sans créativité. Quant à l'essentiel, nous sommes dans la situation suivante. L'homme binaire, la chenille que nous sommes tous, croit pouvoir améliorer le monde et elle désire s'y employer. Mais ses vieux outils sont émoussés et elle n'a pas les moyens d'en créer de nouveaux. Seul l'homme né à l'esprit, seul le papillon, a ces moyens. Mais la chenille refuse de devenir papillon.

Cependant, affirmant cela, je pêche par excès et véhicule le pessimisme que je veux justement dénoncer. Car le fait est que le soleil se lève à minuit et que depuis le début de ce millénaire, au cœur de notre civilisation même, chez les jeunes comme chez les vieux, chez les fidèles comme chez les rebelles, il m'est donné de rencontrer toujours plus d'humains animés par une intelligence de l'esprit qui témoigne indubitablement qu'ils avancent effectivement sur le chemin de leur libération, sur le chemin de cette *metanoïa* qui exige qu'ils se libèrent de leurs anciennes manières de se penser et se vivre. Or, c'est bien à cet essor que nous nous devons de collaborer, dès à présent, et avec ténacité, si nous voulons réellement que *l'espèce humaine* suive le cours naturel de son évolution, lequel lui demande qu'après ses étapes *physique d'hominisation* et *psychologique d'humanisation*, elle consente à la troisième qui est celle *spirituelle* de sa *spiritualisation*. Au reste, sachez qu'aux yeux des plus lucides il n'y a pas d'autres alternatives pour échapper aux précipices ouverts entre autres par le transhumanisme et le posthumanisme.

Or, si j'en crois les spirituels auxquels je me fie, l'esprit suggère à chacun aujourd'hui de préparer et faciliter cet essor en collaborant à l'essaimage et à la juste compréhension de l'anthropologie intégrale, ternaire ou spirituelle dont je viens de vous présenter quelques premiers aspects. Ceci, jusqu'à ce que par la voie des réseaux complexes qui régissent le

monde actuel, se produise un « basculement de la conscience collective » qui fera entrer l'humanité dans la troisième et ultime étape de son évolution : celle de sa spiritualisation. Certes, c'est là une voie longue, mais je la crois sûre et accessible à tous. Et il reste que consentir à l'esprit suscite une confiance humble, mais forte, qui délivre de toute impatience. C'est pourquoi je fais mien de bon cœur le salutaire avertissement de Gandhi qui nous dit :

« Tout ce que tu feras est dérisoire, mais il est essentiel que tu le fasses ».